Et trotte donc, ma belle Bichette

Jadis nous allions mener nos vacherins à la gare du Pont avec le cheval et la charrette, genre tilbury. Y a-t-il plus beau que ces voyages avec mon grand ami Favre ? Loin dans le temps. Le cheval et le véhicule alors s'hébergeaient dans notre grande maison. La Bichette occupait le boxe d'entrée de l'écurie où le grand-père, notre père n'avait pas encore son bétail à lui, mettait ses modzons en hivernage. Seule, par les grands froids, la jument n'eut pas tenu. Tandis qu'avec l'ensemble du bétail, même par des jours et des nuits de - 30o, l'écurie demeurait tiède.

La Bichette était le second cheval de la famille, mais beaucoup plus effilé que ne l'était la Brunette qui demeurait à l'attelage, la Bichette prenant alors le chemin de l'estivage, en plaine. Je me souviens ainsi d'une fois où nous l'avions menée là-bas. Ca m'avait fait tout drôle de l'abandonner dans son grand parc. Il me semblait qu'il y avait un peu trahison de notre part. Il me venait des larmes aux yeux. Plus haute sur pattes, plus racée, plus rapide aussi par conséquent. Par contre moins placide, traîtresse un peu comme le sont beaucoup de chevaux ou de juments, prêts à vous happer une main pour une caresse trop appuyée. Une crainte m'en éloignait. Je ne l'en aimais pas moins.

La charrette demeurait quant à elle dans la remise, en une place faite exprès où, l'espace laissé par un haut plafond, une curiosité architecturale de la maison et que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs, permettait de dresser les deux timons afin que l'ensemble prenne moins de place.

Favre venait atteler. Le cheval reculait sur un espace en planches de 2 m. de long sur 1 m. de large. Partout ailleurs le sol était de béton ou de terre battue. Plancher mis en place pour que les chevaux ne glissent pas. Collier contre la paroi de bois pendu à une grosse cheville, harnais de même. Il mettait tout bien en place, avec les gestes d'un homme qui en a l'habitude, et hardi petit, nous filions déjà gaîment en direction de la laiterie, moi à côté de lui sur le siège. Nous nous arrêtions sur le devant du bâtiment dans un grand bruit de roues à cercles qui écrasent le gravier de la place. Le siège m'intriguait. Il était creux. Vous l'ouvriez à la façon d'une grosse boîte avec un couvercle dessus qui comportait un bout de cuir fripé pour le prendre. Et il n'y avait rien dedans, que du vide, alors que moi, toujours, je m'attendais à Dieu sait quelles

merveilles d'antiquité, ne seraient-ce que les vieux fusils de la maisons que nous n'avions pas retrouvés ou des épées du temps des Bourbaki ! A cet âge tout peut sortir d'une boîte, n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand.

Favre serrait le frein avec une poignée qu'il y avait à sa gauche et qu'il tournait. Des sabots descendaient sur la surface métallique des roues fines. Une certaine élégance se détachait de l'ensemble de l'attelage. On freinait pour pas que la Bichette, capricieuse, ne parte toute seule, sans nous sur le siège. Elle était capable de le faire, prête à nous jouer des tours de ce genre. Vous ne pouviez pas compter sur elle à cent pour cent.

On pénétrait dans la laiterie où l'équipe s'affairait autour de la table. On lavait, on ficelait, on marquait les vacherins avec le timbre bombé dont le caoutchouc aussi s'usait d'année en année. Il serait bientôt temps de le changer. Hop, hop, joli coup du poignet qu'il faut. Tu fais une pile de dix, tu commences en haut, hop, hop, tu timbres, tu décales à chaque fois d'un vacherin. On mettait des numéros sur le premier des vacherins ficelés par fardeaux de cinq, timbrés juste à côté avec les initiales du grand-père, J.R., telles quelles, avec les deux points bien plantés. Ca ne chômait pas. Mon père ficelait, rapide, lui. Il tirait sur les nœuds très serrés avec ses gros doigts habiles. Quand on prenait une ficelle et qu'on la relâchait, elle claquait contre le bois des pliures. Je regardais l'alliance de mon père. Je regardais comment il faisait pour effectuer l'opération complète que l'on a déjà décrite par le menu ci-dessus. Les fardeaux ficelés étaient donc là, mis par terre sur les catelles grises. Et une fois de plus la grand-mère était partie là-bas, chez elle, préparer les lettres de voiture.

Mais dépêchez-vous, dans cinq minutes il sera trop tard. Le train, lui, il n'attend pas.

Et il neige ce jour-là dont je me souviens. Nous avons, Favre et moi, revêtu nos habits d'hiver, lui une casquette norvégienne avec des oreillères, identique à celle que met le grand-père quand il va soigner ses cochons à la porcherie, moi mon gros bonnet de laine, pour pas que j'aille encore attraper une otite, ma spécialité. Les cinq ou six que j'ai déjà eues me suffisent. J'ai encore enfilé des moufles de laine noire avec un joli dessin blanc sur le dos. Il neige donc, mais une neige toute légère que tout à l'heure, l'on chassera du siège pour s'y asseoir d'un simple geste de la main. On a mis une couverture sur le dos du cheval, pleine de

poils, et qui sent le cheval à plein nez, au tissu raide et peu agréable au toucher, qu'on ne lave jamais. Et à son cou a été passée la grelottière. Les lampadaires aux poteaux sont déjà allumés, je le remarque à celui qu'on découvre près du local des pompes. Les journées sont courtes, les nuits longues en cette saison de vacherins qui laisse maintenant deux longs mois déjà derrière elle. Nuits qui commencent au milieu de l'après-midi quand ainsi le ciel est bouché, plombé à mort, duquel maintenant tombent de beaux flocons. C'est beau, c'est irréel quand on charge les fardeaux à l'arrière et qu'on protège aussitôt d'une couverture épaisse. Pas que le bois des couvercles ne se mouille et que les timbres ne déteignent sur toute la surface. Ce serait du beau commerce, oui ! Quand l'on rentre dans la laiterie, l'on en ressort des fardeaux tenus à bout de bras. Favre en prend trois dans une main, trois dans l'autre. Moi, j'en prends deux en tout.

Cette neige, c'est la première de la saison. Elle nous prend un peu à l'improviste. Elle est d'autant plus belle. On va et vient entre le local de coulage et notre véhicule. Début décembre. L'église que l'on aperçoit à deux pas d'ici, de l'autre côté de la route, précédée par le petit bâtiment de la fontaine. Et déjà pour moi dans cette ambiance un avant-goût de Noël. Ca fait longtemps déjà que nous avons reçu notre catalogue Franz Carl Weber, épais comme une bible, avec dedans de fabuleux trains électriques qui nous font rêver. Lesquels achèterait-on si l'on avait l'argent ?

Je suis avec Favre. Il a quel âge, dans le fond ? Vingt-cinq ans, trente ans ? Moi je n'en ai que six, et pourtant c'est mon ami. Autre que mon père. Avec lui toujours l'aventure, jamais de grisaille. Il neige. Nous avons protégé le siège sur lequel maintenant nous prenons pace avec un sac de farine vide. Elle commence tout juste à tenir sur la route. Tout est chargé, tout est prêt. Favre a mis les lettres de voiture dans la poche de sa veste, nous grimpons sur le siège, l'un à côté de l'autre, et fouette cocher, il dessert le frein, deux à trois tours de manivelle rapides, claque les rênes longues sur la croupe de la bichette qui part dans un trop bruyant et joyeux. Ca roule, ça court, c'est le virage du Cygne. Elle a pris de la vitesse, de bleu, et l'on va verser. Mais non, on passe, on roule. On roule dans un grand bruit, les roues cerclées malgré la petite neige qui tient déjà sur la route, vous écrasent encore du gravier. On est bien, un peu de peur pour moi que le cheval ne s'emballe, mais bien quand

même. Il neige et l'on voit les flocons dans la lumière des lampadaires. Quelle allure, mes amis ! On est vite plus loin que chez Jonet, on passe chez Toto, la Poste, chez Candaux et le Terminus, chez Doret maintenant, et l'on arrive déjà à la fin des Crettets où tu vois à ta droite la maison à Meylan, le distillateur. On sent même l'odeur de gentiane, tiens ! C'est tout plat, et cela le sera jusqu'à la gare où nous allons, celle du Pont, un kilomètre et demi plus loin. L'aventure. Roulement de tonnerre. Nous sommes grands dans notre rapidité. Et avec un cheval qui fait tinter joyeusement ses grelottières. Les gros camions qui nous dépassent ne nous font pas peur. Surtout pas envie. Nous, sur notre attelage, avec devant le cheval et sa grelottière qu'il secoue et fait tinter, nous sommes des dieux !

C'est beau, le bruit que ça fait, une grelottière, ce tingueling, tingueling, tingueling bien clair si le cheval trotte léger. Triste un peu cependant dans le soir. Trotte, trotte ma belle bichette au cœur de mon enfance et au-delà de ce village. Je sens l'amitié. Je sens le froid de la nuit sur mon visage et le mouillé des flocons sur le bord de la laine qui me touche le front. Et l'air qu'on déplace ou que nous recevons de côté, il vient du lac, se coule entre mon bonnet et mes grandes oreilles. Je vois la route déserte entre les deux villages. Mais bientôt aussi le pont du Pont et le hangar devant lequel nous nous arrêtons. Ho ! Bichette, qu'il fait, Favre. Et la Bichette, après un kilomètre et demi où son pas n'a pas faibli, s'arrête au bord du quai.

La porte du hangar que protège son grand avant-toit reste ouverte malgré la neige. C'est un grand carré clair dans la paroi sombre. A l'intérieur on travaille, on va et vient. Y a le petit Riquet de la gare. Et celui-ci, dans sa morosité poignante, te fait penser que nous ne sommes pas drôles, nous autres de la montagne. Que la vie, au contraire, est triste et lourde. On a des pieds de plomb et non pas des ailes. Des silhouettes se meuvent. Elles nous emmènent nos fardeaux que nous posons sur le bord du quai fait de grosses pierres. Tout se prend à nouveau par les ficelles. Celles-ci se tendent, se relâchent, claquent sur les boîtes. Il y a là des centaines de fardeaux. Le sol en est couvet que l'on chargera bientôt dans les wagons. Si ce n'est pas déjà commencé. Ceux-ci sont à quai, de l'autre côté du bâtiment que l'on peut traverser de part en part. Ils partiront dans moins d'une heure pour Lausanne où tout sera à nouveau trié. Quel boulot. Mais ça occupe le monde. Il n'y a pas à

pleurer sur le travail quand il vous fait vivre. C'est même une bénédiction. Que les fous pour tenter de s'en décharger ou de vouloir le supprimer.

Mais allez-y, les gars, encouragez-vous. Grands et petits fardeaux. Par cents, par mille. Les premières palettes aussi déjà peut-être pour les gros affineurs dont nous ne sommes pas. Et quelle importance !

Tiens, voilà un autre attelage. C'est celui de l'oncle William, notre voisin, là-bas, à la laiterie. Char à brancards sur lequel il y a un pont où il met ses fardeaux de vacherins qu'il recouvre lui aussi d'une couverture. Cheval de même que le nôtre, fin et nerveux, celui à Pedzi. Des roues plus grosses à son char cependant. Et ce second attelage attend qu'on lui cède la place pour se mettre à quai, bien en face de l'immense porte du hangar. T'inquiètes donc pas, oncle William, on ne va plus tarder maintenant. La neige n'a pas cessé. On la voit dans la nuit quand on regarde derrière nous. Au contraire, il me semble, elle est plus épaisse encore que nous allons retrouver soudain.

Nous nous sommes rassis. Desserrage du frein, puis grand tour sur la place et départs pour les Charbonnières, là-bas, au bout du lac Brenet. Elle peut y aller, la Bichette. Elle reste trop à l'intérieur le jour. D'où cette excitation de tous les soirs, cette fougue qui la fait courir. La distance entre les deux villages ne lui est rien. A peine se dégourdit-elle les jambes. Au terme d'une ruée de départ, elle lance vite son grand trop avec lequel nous repassons les rails du chemin de fer sur lesquelles les roues à cercle font un drôle de bruit, et puis le pont. Retour. Mais voilà, avec cette neige, le bruit s'en trouve comme amorti. On roule maintenant sur du velours. On entend certes encore les pas du cheval et le bruit des roues, mais en sourdine un peu. Le son de la grelottière par contre prend plus d'importance. Tingueling, tingueling, tingueling. Quelle musique ! Quelle douce et nostalgique musique de mon enfance. Favre sourit. Il est bien, heureux. Je le suis aussi. On trace sur la route deux lignes parallèles. Une voiture nous dépasse qui rompt cette harmonie visuelle. Il n'y avait rien devant, que l'uniformité de la route blanche, sans traces aucune, on laissait derrière nous seuls deux belles lignes blanches. Et c'est fini. Il y a désormais ces larges traces qui ont tout gâché et que l'on suit. Au fait, nous, est-on sans lumière ? Sans même des catadioptres à l'arrière ? Qu'importe, la police ne nous attendra pas au prochain contour !

Voilà le village. La grelottière tinte dans la nuit sous les lampadaires. Tingueling, tingueling, tingueling, comme ça, vous dis-je. Et les gens savent que nous sommes-là, que nous passons et qu'il ne faut pas se jeter sous nos roues. Nous traversons les Crettets déserts ou presque. De rares personnes se rentrent. Les portes d'une écurie se sont ouvertes pour un paysan qui sort du fumier. Ca fait une tache claire dans la maison. Des fenêtres sont allumées derrière lesquelles on cloue. La Bichette est d'une trotte régulière maintenant qui donne à la grelottière sa musique la plus belle. Quelle beauté, quelle féerie en ce moyen de transport sur lequel nous ne sommes pourtant protégés en rien. La neige nous emmitoufle et tombe sur nos genoux, colle à nos habits, parfois un sabot du cheval nous passe par-dessus la tête. Mais nous n'avons pas froid, rien que le visage glacé sur lequel la neige nous brûle le front. C'est bientôt six heures. Chacun soupera. Et l'appétit nous vient et donne plus de force encore à cet instant sans pareil dans ma vie d'autrefois. Non, je n'oublie pas la clarté de ces vieux lampadaires, de simples poteaux de bois avec une ampoule dans le haut sous une assiette de métal, et surtout cette grelottière dont les grelots, il y en a sept de chaque côté, ils diminuent de diamètre du haut en bas, inondent la nuit de leur tremblement nostalgique et doux. Et encore ce pas maintenant feutré du cheval sur la neige qui tient. On croise un attardé pour la gare avec son camion. On remonte le contour du Cygne. On va directement à notre grande maison du haut où Favre recule le tilbury dans la remise.

- Arrié, arrié, qu'il dit. Et la bichette qui ne refuse que pour la façon, enfin repousse le char à sa place. Dans le bois, avec ses fers, elle a enlevé une grande esquille.

Favre dételle, sort la jument qu'il fait rentrer dans l'écurie chaude où elle regagne son boxe. Elle s'y séchera dans une grande vapeur et y mangera.

Et c'est fini.

Et les années ont passé, mon petit gars. La Bichette est morte. Ils l'ont tuée. Ils l'ont tuée comme ils l'auraient fait d'un animal quelconque. Je l'ai vue partir dans un char à bétail pour son dernier voyage. Il semblait qu'ils emportaient avec elle, ma Bichette, quelque chose de la maison. Et de ma vie aussi. Et dès lors le tilbury n'a plus servi, jamais. Il est resté au fond de la remise avec ses deux grands bras relevés et son coffre toujours vide.

Et Favre, mon grand ami Favre, à son tour il est parti pour s'en aller vers d'autres horizons. Et un jour, je l'ai appris, il est même allé en ce là-bas, par delà toutes les enfances du monde, en ce lieu d'où, quoique l'on dise et quoique l'on pense, l'on ne revient jamais.